

Le bombardement continue, incessant, impitoyable. C'est une trombe de fer et de feu, qui s'abat sur cette malheureuse ville, et cela, pendant neuf jours et huit nuits.

Le 10 novembre, à une heure de l'après-midi, le drapeau blanc est hissé au sommet du clocher de l'église. La résistance était matériellement impossible, et certainement, elle avait été poursuivie plus que l'honneur ne l'exigeait.

Chose triste, navrante, pendant les longueurs du blocus, pendant les atrocités du bombardement, aucune proclamation, aucun ordre du jour ne vint relever le moral de ces hommes, de ces enfants qui accomplissaient si loyalement leur devoir ! Même, au moment suprême de la reddition des armes, le Gouverneur ne parut pas.

Seul, le commandant des Mobiles du Rhône, M. Balagaierie, adressa à ses soldats, ses adieux et ses éloges, en termes si émus, qu'ils arrachèrent des larmes à tous.

Le lendemain, 11 novembre, la captivité commence. Après avoir déposé leurs armes aux pieds des Allemands, rangés en ligne sous les remparts, les défenseurs de Neuf-Brisach prennent le chemin de l'exil. Ils partent sans un morceau de pain, et pourtant on laissait aux ennemis des magasins garnis de vivres !

Le soir de ce même jour, ils arrivent à Vieux-Brisach, de l'autre côté du Rhin, pour en repartir de suite pour Kissingen, où ils parviennent bien avant dans la nuit.

Pendant cette longue marche, impossible de se procurer la moindre nourriture ; une surveillance barbare tenait les prisonniers éloignés des habitations. Ils arrivent anéantis par la faim et la fatigue. Cette route lugubre, dans la nuit, fut un vrai calvaire. Maltraités par les soldats de l'escorte, ivres pour la plupart, ils eurent à supporter l'humiliation de défiler devant les maisons illuminées et pavoisées de nos ennemis, qui poussaient des hurrahs sur leur passage.

A Kissingen, après une distribution de soupe, ils sont entassés dans des wagons, et après avoir traversé Darmstadt, Weimar, Berba, Erfurth, ils sont à Dresde le matin du quatrième jour, brisés, moulus, absolument inconscients, n'ayant plus aucune notion des lieux et des choses, réduits à l'état de colis.

Les premières journées de captivité sont relativement peu pénibles, sauf l'épouvantable nourriture qui leur est distribuée et qu'ils sont forcés d'absorber, ne pouvant s'en procurer d'autre.